
Le dernier livre d'André Gide s'intitule Attendu Que... Ce titre signifie sans doute que Gide dans ce livre entend donner les raisons, les attendus des jugements qu'il porte - sur des sujets d'ailleurs très divers... Mais peu importe le titre... Le livre est un recueil d'articles parus dans le Figaro, en France non occupée en 1940 et 41. Ce recueil prend tout naturellement la suite de Prétextes ou de Incidences. On y trouvera des Interviews Imaginaires, relative aux différents aspects de la vie en zone non occupée, au renouveau de la poésie, à la littérature populaire, à l'oeuvre de Goethe, avec des études très neuves et très fortes sur Racine et la manière de le jouer .

Attendu Que... a été édité en Afrique du Nord il y a quelques mois. Il n'en est arrivé ici qu'un seul exemplaire, mais vous savez que l'Imprimerie Officielle est chargée d'en faire une édition pour Madagascar. Cette édition est sous presse et va paraître prochainement. Je me réserve de vous parler d'Attendu Que... à ce moment là d'une manière plus détaillée .

Aujourd'hui, je voudrais vous parler plus particulièrement de la position actuelle d'André Gide .

Vous savez que Gide n'est pas un homme politique. Un homme politique est tenu d'avoir des opinions nettes et de leur rester fidèle. Il faut que ses opinions soient faciles à résumer en un programme simple et compréhensible pour tous... Mais Gide est impossible à résumer. Un résumé serait une Caricature, une trahison. Prendre dans son oeuvre un seul livre, ou, pis encore, prendre dans un livre une seule page, c'est donner de sa pensée une idée fausse. Il

n'est pas fait pour les lecteurs qui veulent se faire rapidement une idée de ce que pense un écrivain. Je ne veux pas dire qu'on ne puisse pas faire un exposé de ses pensées, mais alors ce sera de la manière dont Pascal expose Montaigne à M. de Sacy... M. de Sacy en fin de compte, malgré tout le génie de Pascal, n'acquiert aucune idée réelle sur Montaigne. (il est vrai que cela lui importe peu, puisque St. Augustin lui suffit pour tout....)

Il y a plus de trente ans (depuis que Gide atteint un large public) que des critiques (de bonne foi ou mal intentionnés) dressent contre lui la religion, la morale, la famille, la race ou n'importe quoi, en prenant dans son oeuvre des citations arbitrairement isolées. Gide a pris le parti de ne jamais répondre à ces attaques. Il attend que l'opinion évolue d'elle-même, et jusqu'à présent cette attitude lui a assez bien réussi. Mais comme sa popularité s'étend sans cesse, son oeuvre atteint chaque année de nouveaux lecteurs, et provoque de nouvelles révoltes de la part de gens de bonne foi qui l'ignoraient jusqu'ici et n'ont qu'un tort : celui d'essayer de s'en faire trop vite une idée simple...

Aujourd'hui, âgé, avec une oeuvre d'une importance considérable, Gide est une très grande figure. Il éclipse ou au moins égale les autres écrivains français vivants. Au moment où ils sont morts, ni Anatole France ni Barrès n'avaient atteint à cette importance. Parmi ceux de sa génération, il n'est pas sûr que Bernard Shaw, Maugham, Wells ou Huxley lui soient supérieurs. Il se peut que cette position éminente qu'occupe Gide dans notre littérature ne soit pas encore perceptible pour tous les Français. Elle est bien visible pour ceux dont c'est le souci de songer à ces questions. Elle est bien visible depuis les pays étrangers. Quand, à l'étranger, on pense à un grand écrivain français vivant, c'est le nom de Gide qui vient d'abord.

Ce grand écrivain s'est trouvé à un moment attiré par la politique; tout le monde sait qu'il a donné son adhésion au parti communiste puis qu'il l'a retirée. Jugé d'après les règles strictes de la morale politique, il fait figure de renégat. Les Communistes ont raison de lui reprocher son attitude, car, à cause de l'audience et de l'influence dont Gide dispose dans le monde intellectuel, son revirement a beaucoup trop réjoui les adversaires du communisme et troublé beaucoup de sympathisants. L'attitude politique de Gide en cette occasion a été facheuse. Mais ce n'est pas sur cela que nous devons le juger. Nous ne lisons pas Gide pour lui emprunter des opinions ou un programme ! Il a fini par reconnaître que les questions politiques n'étaient pas faites pour lui; il n'aurait jamais dû s'en mêler. Il ne manque pas d'écrivains qui se sont ainsi trompés. Qui, en lisant Montaigne, est gêné par sa poltronnerie-et même sa lâcheté- en politique religieuse ? Qui reprochera à Hugo d'avoir commencé par louer le trône et l'autel ? à Balzac d'avoir été, avec mesquinerie, partisan de la réaction ? Dans ces grandes vies, ce sont là des accidents qu'on néglige; Erkmann et Chatrian ont toujours eu une attitude politique au-dessus de toute critique. Pourtant ce ne sont que de bons écrivains de second ordre. Il y a là deux sortes de mérites, deux ordres de valeurs qu'il faut se garder de mélanger.

Ce que nous cherchons dans André Gide, comme chez Montaigne, comme chez Goethe, c'est une certaine silhouette, une certaine attitude de l'homme, de l'homme isolé debout par ses seules ressources intérieures au milieu des événements extérieurs. C'est l'exemple de ce que ça lui a coûté, des efforts qu'il a faits, de ce qu'il a subi pour rester ainsi debout seul. Les hommes peuvent se grouper pour être plus forts, nous pouvons former des équipes et des partis,

nous donner tout entiers comme on dit, à une passion, à une grande tâche... Nous savons bien que par ce moyen on n'échappe pas à soi-même, à une certaine forme de solitude, quand l'homme est obligé, comme dit Pascal de "rester seul dans une chambre" loin de ces puissants "divertissements" C'est alors qu'on risquerait de ne plus pouvoir se supporter soi-même, qu'on retrouve les voix de Goethe ou de Pascal, de Montaigne ou d'André Gide, voix qui ne s'entendent pas dans la foule ou dans les réunions. Et il y a toujours eu, et sans doute il y aura toujours ce conflit entre Montaigne et les fanatiques des Guerres de Religion, entre Pascal et les théologiens, entre les prussiens et Goethe, entre les partis quels qu'ils soient et André Gide ! C'est par ce conflit, après tout, que ces grands hommes sont de grands hommes. Il ne faut pas s'en étonner Il ne faut pas essayer de le réduire. Il faut essayer de trouver le point de vue d'où, en assistant à ce conflit on puisse dire : "C'est bien qu'il en soit ainsi". Ne croyez pas que ce soit un point de vue très difficile à trouver, puisque d'après ce qu'on en rapporte, Socrate, pour son propre compte, l'avait trouvé !

Les dernières attaques contre André Gide se sont produites récemment à Alger, à l'Assemblée Consultative. Un délégué a cité des phrases du journal de Gide, phrases où Gide notait en 1940 son découragement et son amertume.

Le Commissaire interpellé, (c'était M. Bonnet, Commissaire à l'Information) a remis les choses au point. Il a rappelé que le journal d'André Gide contenait autre chose que les phrases incriminées, qu'on pouvait y voir que son attitude n'était pas équivoque : qu'avec la grande majorité des écrivains français, André Gide avait toujours repoussé les avances de Vichy .

Mais en réalité la discussion entre Gide et ses adversaires n'est pas possible : ils ne parlent pas la même langue, et il y aura toujours le même inévitable malentendu. Parmi les phrases reprochées à André Gide, il y avait celle-ci (écrite en 1940) : "Lequel d'entre (les paysans) n'accepterait volontiers que Descartes ou Watteau fussent allemands ou n'aient jamais été, si cela pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher". C'était, disait l'accusation, taxer les paysans de matérialisme .

Qu'on y fasse bien attention. L'accusateur dira-t-il qu'il n'a pas besoin d'intellectuels comme Gide ? Accepterait-il que Gide ne soit pas français ou n'ait jamais été ? Gide fait partie de notre patrimoine au même titre que Descartes et Watteau. Nous tenons à lui pour les mêmes raisons .

O. MANNONI .